

□

Entre Denges et Denezzy, un soldat rentre chez lui. Quinze jours de congé qu'il a, marche depuis longtemps déjà. A marché, a beaucoup marché. S'impatiente d'arriver parce qu'il a beaucoup marché.

Le soldat s'arrête au bord d'un ruisseau.

« Il n'y a pas, c'est un joli endroit ! Mais le fichu métier qu'on a, toujours en route, jamais le sou. »

Le soldat s'est assis. Il ouvre son sac.

« C'est ça, mes affaires sens dessus-dessous, ma médaille de Saint Joseph qui est perdue,.... non, la voilà, tant mieux ! »

Va toujours fouillant, sort des papiers avec des choses dedans, sort des cartouches, sort un miroir, tout juste si on peut s'y voir.

« Et le portrait, où est-ce qu'il est ? » Un portrait de sa bonne amie. Ah, il l'a retrouvé !

Il va plus profond et sort de son sac un petit violon. On voit que c'est du bon marché : il faut tout le temps l'accorder. Et bientôt Joseph le soldat se met à jouer.

Mais voilà qu'arrive un petit vieux, un drôle de personnage, celui-là, avec son filet à papillons. Sans se montrer, il s'approche du soldat par derrière et lui pose brusquement la main sur l'épaule.

« Donnez-moi votre violon !

-Non !

-Vendez-le moi !

-Non !

-Changez-le moi contre ce livre !

-Je sais pas lire.

-Pas besoin de savoir lire, c'est un livre, je vais vous dire, c'est un livre, un coffre-fort. On n'a qu'à l'ouvrir, on tire dehors des titres, des billets, de l'or.

-Faudrait me le montrer d'abord !

-Je suis parfaitement d'accord ! », dit le vieux en tendant le livre.

Le soldat ouvre le livre.

« A terme, à vue, cours des changes, pas moyen d'y rien comprendre. Je lis, c'est vrai, mais je ne comprends pas.

-Allez-y toujours, ça viendra.

-Et puis aussi, monsieur, si ce livre vaut tant d'argent, mon violon, à moi, il m'a coûté dix francs.

-Raison de plus.

-Et bien alors, c'est entendu. »

Et le soldat a donné son violon au vieux et s'est remis à lire.

« A terme, à vue, cours des changes, bourse du samedi 31. Quel jour est-ce qu'on est ? On est un mercredi, le mercredi 28. Tiens, c'est un livre qui est en avance. » Joseph est très étonné. « C'est un livre qui dit des choses avant le temps. Drôle, ça. »

Pendant ce temps, l'autre essaie de jouer, mais n'arrive pas à tirer un son de l'instrument.

« Dis-donc, tu vas venir chez moi.

-Pour quoi faire ?

-Ça ne marche pas, il te faut venir me montrer.

-C'est que je n'ai que quinze jours de congé.

-Mais ce sera à peine un détour, et puis j'ai ma voiture, tu seras rendu plus vite qu'à pied.

-Et ma mère qui compte sur moi.

-Ce n'est pas la première fois.

-Et ma fiancée qui m'attend aussi.

-Tu lui revaudras ça dans quelques jours d'ici.

-Où est-ce que vous habitez ?

Mais au lieu de répondre, le vieux :

-Logé, soigné, nourri, blanchi, désaltéré, ma voiture pour te ramener, deux ou trois jours, un tout petit détour, après quoi, riche pour toujours.

-Qu'est-ce qu'on aura à manger ?

-De la viande, trois fois par jour.

-Et à boire ?

-Rien que du vin bouché.

-Et on aura de quoi fumer ?

-Des cigares de la Havane à bague en papier doré.

-Et bien, c'est comme vous voudrez, c'est comme vous voudrez, j' vous dis. »

Il a suivi le vieux chez lui qui se trouve avoir dit l'exacte vérité. C'est à dire que Joseph a eu à boire et à manger et a été soigné comme il ne l'avait jamais été et montra au vieux à jouer et le livre lui fut montré. Deux jours valant bien le détour.

Puis vint ce matin du 3^{ème} jour.

Ce matin-là, le vieux entra.

« Es-tu prêt ? Mais d'abord, as-tu bien dormi ? (Et Joseph lui répond que oui.) Et est-ce qu'on a tenu ce qu'on t'avait promis ? (Et Joseph lui répond que oui.) Alors, tu es content ?

-Ah, oui !

-Et bien, allons-y ! »

Ils montent dans la voiture. La voiture partit. Seulement Joseph, tout à coup, s'est accroché des deux mains aux coussins. Il ne sait pas ce qui arrive.

« Tiens-toi, dit le vieux, tiens-toi bien. Attention, c'est que mes chevaux vont bon train. »

Joseph, qui voudrait se lever, qui voudrait sauter, pas moyen ! La voiture est montée en l'air, elle prend le ciel de travers.

« Es-tu content, es-tu toujours content ? »

Elle glisse en l'air au-dessus des champs. Combien de temps ? Il n'y a plus de temps.

Puis de nouveau, c'est comme avant.

Entre Denges et Denezzy, un soldat rentre chez lui. Quinze jours de congé qu'il a, marche depuis longtemps déjà. A marché, a beaucoup marché. S'impatiente d'arriver car il a beaucoup marché. Se réjouit d'être arrivé parce qu'il a beaucoup marché.

Bravo ! Ça y est ! On est chez nous ! « Bonjour Madame Chapuis. » Elle est dans son plantage.

« Bonjour, comment ça va-t-y ? » Elle n'entend pas. Mais voilà Louis. « Hé, Louis ! » Il passe dans son pré sur son char à échelle. C'est Louis, c'est un vieil ami Eh quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Lui non plus, il ne répond pas. « Hé, Louis, tu ne me reconnais pas ou quoi ? Joseph, Joseph le soldat. Joseph, tu te rappelles bien ! » Mais l'autre continue son chemin.

Et voilà la maison d'école, avec sa cloche et les engins.

« Joseph, Joseph, vous vous rappelez bien ! » Voilà le four, voilà l'auberge et partout des gens à présent, des hommes, des femmes, des enfants.

Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?..Est-ce qu'ils auraient peur de moi ?

« Vous vous rappelez bien pourtant ! Joseph Dupraz, Joseph !!! »

Mais une première porte s'est fermée, une autre porte s'est fermée et une et une encore. Et elles crient, étant rouillées, toutes ces portes qu'on entend.

Et lui alors, heureusement, c'est qu'il pense à sa mère. Elle l'a vu venir. Elle s'est sauvée en criant.

Il se dit ensuite :

« C'est ma fiancée ! Mariée ! Deux enfants ! »

Joseph comprend enfin. « Ah ! Brigand ! Bougre de brigand ! Je sais qui tu es à présent, je comprends, j'ai mis du temps. Ça n'est pas trois jours mais trois ans ! Ils m'ont pris pour un revenant, je suis mort parmi les vivants. Ah ! Brigand ! Bougre de brigand ! Je l'ai écouté bêtement et c'est vrai que j'avais bien faim et j'étais bien fatigué, ça n'explique pourtant pas pourquoi je l'ai écouté. Est-ce qu'on fait attention à c' que les gens qu'on n' connaît pas vous disent ? On leur répond, je ne vous connais pas, au lieu de quoi je l'ai écouté ! J'aurais dû me méfier de lui, au lieu de quoi je l'ai écouté, bêtement ! Je l'ai écouté et je lui ai donné ... mon violon. Ah, malheureux que je suis ! Et à présent, qu'est-ce que je vais faire ? Et à présent, qu'est-ce que je vais faire ? Et à présent, qu'est-ce que je vais **faire** ? »

« Ah ! Brigand ! Bougre de brigand ! » Joseph vient d'apercevoir celui qui l'a trompé, déguisé en marchand de bestiaux, mais il l'a reconnu cette fois. Et de se jeter sur le diable le sabre hors du fourreau. Le diable ne bouge pas d'un pas. Il demande :

« Qu'est-ce que tu vas faire à présent ?

-Ah ! Bougre ! Bougre de brigand ! »

Mais le diable : « Tâche de parler poliment, et puis tranquille. Bon ! Tu m'entends ? Qu'est-ce que tu vas faire à présent? » Et Joseph qui recule. Il se tait, il baisse la tête. Alors, le diable :

« As-tu déjà tout oublié ? Et ce livre bien relié ?

-Il est avec mes affaires.

-Alors, tu as plus que le nécessaire. Et puis, tu es soldat ou quoi ? Fais voir à ces messieurs et dames. Garde à vous ! Bouge plus, c'est ça, cache-moi ce sabre ! Ote ton sac, pose-le là ! C'est ça, tu reprends la position. Garde à vous ! A présent, attention. Tu vas ôter ton bonnet de police. Mets cette casquette, tiens ! Elle te va joliment bien ! Ote ta vareuse, on te trouvera un veston. Tu reprends la position. Garde à vous ! C'est pas fini. Le livre, où est-ce que tu l'as mis ? Va le chercher ! C'est ça. A présent, tu reviens vers moi. »

Joseph revient vers lui, le livre à la main.

« Mais ne le tiens pas comme ça, tu pourrais le perdre. Mets-le sous ton bras. Un livre qui vaut des millions, des millions ! Fais bien attention ! »

Le diable sort alors le violon de sa poche et dit :

« Ce que j'ai, ce que tu as, chacun son bien, comme tu vois. »

Et le diable s'éloigne, le soldat derrière lui.

Il s'était mis à lire dans le livre chaque jour un peu plus et le produit de la lecture fut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Il a lu dans le livre tant qu'il a pu, alors il eut tout l'argent qu'il voulut et avec cet argent tout ce qu'il voulait. Marchand d'abord, marchand d'objets et puis il n'eut plus besoin d'objets parce qu'on est entré dans l'esprit et j'use des autres comme j'entends parce que je sais, moi, là où les autres croient seulement. C'est un livre, c'est un coffre-fort, on n'a qu'à l'ouvrir, on a tout ce qu'on veut, on n'a qu'à avoir une envie, on tire à soi toutes les choses de la vie, parce qu'on doit mourir un jour et vite, avant qu'on meure, tout ! Le diable n'a pas menti quand même, parce qu'il y a la mort au bout. Une chose, puis encore une, puis encore une, parce qu'on peut payer, alors on paie et elles viennent. Tout ! Il s'arrête. Tout ? Rien ! Tout et puis rien, comme il voit. Tant qu'on veut des choses, tout le temps et comme si elles n'étaient pas, parce qu'il n'y a rien dedans, des choses fausses, des choses mortes, des choses vides, rien qu'une écorce.

Certains soirs, Joseph s'arrête. Ainsi ce soir. C'est un beau soir de mai, il fait beau, comme plus tard dans la saison. On voit le merle faire pencher la branche, puis la quittant, la branche reprend sa place d'avant. Les gens arrosent leur jardin, les amoureux sont assis dans l'herbe, les petites filles jouent à « capitaine russe, partez. » Joseph se dit : « Ah, les bonnes vieilles choses alors, les choses vraies, à tout le monde. Celles qu'on n'a plus, les seules qui comptent, les choses du dedans, les seules qui fassent besoin. Ils n'ont rien, ils ont tout ! Et moi qui ai tout, je n'ai rien, rien, rien. Ça ne peut plus entrer... Satan ! Satan ! Tu m'as volé. Comment faire ? Est-ce que c'est dans le livre, ça ? »

Et il l'a ouvert encore une fois.

« Hé, le livre, tu vas m'expliquer, réponds ! Les autres sont heureux. Comment est-ce qu'ils font ? Hé, le livre ! Parce que tu dois savoir ! Comment faire pour ne rien avoir ? Comment faire ? Comment faire pour être comme avant ? On m'envie comme jamais homme n'a été envié ! On m'envie ! Je suis mort, je suis hors de la vie. Je suis énormément riche, je suis riche énormément, je suis mort parmi les vivants. »

Joseph a jeté le livre par terre. Mais on frappe à la porte. C'est une vieille marchande.

« Monsieur, est-il permis d'entrer ?

-Que voulez-vous ?

-Je voudrais vous parler, mais, permettez...

La vieille se penche et ramasse le livre.

-Quelque chose, monsieur, que vous avez laissé tomber.

-Et puis après ?

-Monsieur, on va vous expliquer, j'ai mon carton sur le palier, des...Monsieur, des curiosités.

-Non merci.

-Mon bon monsieur, par charité, on fait son métier. Regardez monsieur, regardez, des bagues, des montres, des colliers, des dentelles, non, c'est vrai, vous n'êtes pas marié. On fait son métier, son métier et une médaille en argent doré, non, toujours non ! »

Joseph frémit, il s'est redressé et la vieille continue son manège.

« Et un miroir, non ? Mais j'ai trouvé ! Un beau portrait tout encadré, ah, voilà qui a l'air de vous intéresser. Est-ce encore non ? Est-ce encore non ? Alors ? Un petit violon ?

Joseph se lève d'un bond, il a reconnu son violon.

-Combien, combien, j'vous dis ?

-On s'entend toujours entre amis. Je vous permets de l'essayer et nous conviendrons du prix après. »
Joseph s'empare du violon. Il essaie de jouer, mais le violon reste muet.
Et quand il se retourne, il n'y a plus personne.

Entre Denges et Denezzy, il s'en va loin devant lui. Où est-ce qu'il va comme ça ? Marche depuis longtemps déjà. Le ruisseau, ensuite le pont. Où est-ce qu'il va ? Le sait-on ?
Il ne sait pas lui même. Il ne sait pas, lui non plus. Et seulement qu'il a fallu parce qu'on n'y tenait plus.
Plus rien de toutes les richesses qu'on a eues. On s'en est débarrassé. On n'a rien dit à personne. On s'est sauvé et on est comme dans le temps, avec le sac en moins et les choses dedans. Sur la route de Denezzy, à cause que c'est le pays puis que non, ce n'est plus lui, et le dos tourné au pays, a été, a encore été, a marché, a beaucoup marché.

Un autre pays à présent, avec un village dedans. Vient une auberge. Il y est entré. Il a commandé trois décilitres pour boire à son air. Et après, il s'est mis à regarder à travers les petits carreaux par l'intervalle des rideaux, des rideaux de mousseline blanc tenus relevés par des embrases rouges, des rideaux blancs, des jolis rideaux blancs, regarde les feuilles qui bougent. Et puis quoi ? Tout à coup, ce tas de monde autour du four, ce tas de monde autour du four, c'est qu'on a battu le tambour et on a battu le tambour à cause de la fille du roi qui est malade, ne dort pas, ne mange pas, ne parle pas et le roi il fait dire au son du tambour, comme ça, qu'il donnera sa fille à celui qui la guérira.

« Pourquoi pas, pourquoi pas moi ? »

Et il s'en est allé trouver le roi. A l'entrée des jardins du roi, les gardes lui demandent où il va.

« Où je vais ? Je vais chez le roi ! »

On a fait marcher la musique. Le roi l'a reçu. Ça va bien.

« Vous êtes médecin ? »

-Oui, soldat médecin !

-C'est qu'il en est déjà venu beaucoup pour rien.

-Ah, mais, j'ai un moyen !

-Et bien, vous verrez ma fille demain. »

Un peu plus tard, dans une salle du palais, le soldat tourne et retourne un jeu de cartes entre ses doigts.

« Ça va marcher, qu'en dites-vous, les cartes, qu'en dites-vous ? Sept de cœur, dix de cœur, rien que du cœur, rien que de l'atout ! Et je dis bien, pourquoi pas moi, une fille qu'on aurait à soi, rien qu'à soi, depuis le temps qu'on n'en a pas et encore, la fille du roi ! »

Mais tout à coup le diable se dresse devant lui. Il tient sur son coeur le petit violon.

« On est arrivé avant toi et c'est nous qui allons la guérir avec ce violon. Mon pauvre ami, tu es perdu. Sept de cœur, dix de cœur, reine de coeur, on se disait : c'est le bonheur ! On y croyait quand même, ou bien... Seulement, c'est moi qui l'ai, le moyen ! » ajoute le diable en montrant le violon.

C'est vrai, ce qu'il dit. Il me tient et c'est lui qui l'a, le moyen. Moi je n'ai rien, je n'ai plus rien.

Hardi, vas-y quand même, saute lui dessus, casse lui les reins.

Ce n'est pas un homme, je n'y peux rien.

Que si ! Que si, tu y peux quelque chose, je te dis. Lui, il te tient encore parce que tu as encore de l'argent à lui. Débarrasse toi de cet argent, tu es sauvé. Joue aux cartes avec lui, il gagnera, il veut toujours gagner. Toi, tu vas perdre. Il sera perdu.

« Jouez-vous ? demande alors Joseph. On a de l'argent.

-Cher ami, mais, très volontiers », répond le diable.

Le soldat se met à battre les cartes, le diable coupe. Ils jouent, ils jouent, ils jouent sans s'arrêter et toujours le soldat de perdre, le diable de gagner.

« Plus de livre, plus de violon, restaient les p'tits sous. Les p'tits sous s'en vont, ensuite ce sera la fin, tu n'auras plus rien, plus rien que la faim, F A I M, faim. » Ils jouent, ils jouent, ils jouent sans s'arrêter.

« Tu vois jamais plus, jamais plus, tu iras pieds nus, tu iras tout nu ! »

Et toujours le soldat de perdre et le diable de gagner.

« Je dis : cent sous ! »

-Tu es fou, doucement monsieur, doucement, monsieur, dou.....cement, gagner quand même », dit le diable qui parle de plus en plus difficilement.

Joseph sort alors de sa poche tout ce qui lui reste et le jette sur la table.

« Tout mon argent ! »

-As de pique, as de pique, et roi, reine de cœur. Ah , ah, ah, encore moi ! » dit le diable qui perd tout contrôle.

Il va tomber, donne-lui à boire, ça le remettra.

« Tenez, ça vous remettra, dit le soldat en tendant un verre au diable, je vous dis de boire. Tenez ! Et je bois à votre santé ! Allez, encore un ! »

Attention, il va tomber. Oui, le diable vacille. Il est tombé. Bientôt, le diable ne bouge plus.

Et Joseph s'empare du violon et tout de suite Joseph se met à jouer.

Mademoiselle, à présent, on peut le dire : sûrement qu'on va vous guérir. On va tout de suite aller vers vous, parce qu'à présent on peut tout. On va venir, on va oser, parce qu'on s'est retrouvé. On va venir, on se sent fort : on a été tiré de la mort. On va vous tirer de la mort !

Et voilà Joseph dans la chambre de la malade. Il la voit immobile, allongée sur son lit.

Joseph s'avance, fait quelques pas, puis se met à jouer une première danse.

La princesse ouvre les yeux. Le soldat avance encore un peu.

La deuxième danse, c'est un petit air de valse, la princesse sourit et la musique sourit elle aussi.

Le soldat est tout prêt du lit maintenant. La princesse se redresse.

Au son de la troisième danse, la princesse se lève d'un bond.

Ses pieds légers frappent, frappent le sol en cadence. Elle danse, enfin, elle danse, elle est guérie.

Et lorsque Joseph suspend son archet, la princesse tombe dans ses bras.

On entend alors des cris horribles au fond du palais. Et le diable entre dans la chambre. Il se traîne à quatre pattes et supplie et menace :

« Ton violon, je veux ton violon ! »

Mais Joseph a saisi son violon, il joue, il joue sans s'arrêter. Et le diable se met à danser, à danser, à se contorsionner. Oui, et le diable finit par tomber, épuisé. On prend la princesse par la main et on traîne le diable dehors.

C'est ainsi que le soldat épousa la princesse.

Mais le diable, avant de disparaître :

« Ça va bien pour le moment, mais le royaume n'est pas tant grand. Qui les limites franchira, en mon pouvoir tombera. Ne poussez pas plus loin qu'il est permis, sans quoi madame sera forcée de se remettre au lit et quant au prince son époux, qu'il sache à présent, ma patience est à bout. On le mènera loin là-bas, ou tout vivant il rôtera ! »

□

Il ne faut pas vouloir ajouter à ce qu'on a, ce qu'on avait. On ne peut être à la fois qui on est, et qui on était. Un bonheur, c'est tout le bonheur, deux, c'est comme s'il n'existait plus.

Dans son palais, Joseph se dit souvent :

« J'ai tout, j'ai tout ! »

Mais un jour, la princesse :

« Je ne sais rien encore de toi, raconte-moi, raconte-moi un peu de toi.

-C'est que, c'est dans le temps, tout là-bas, dans le temps que j'étais soldat, tout là-bas chez ma mère, dans mon village, loin, bien loin et j'ai oublié le chemin.

-Si on y allait ?

-Tu sais bien que c'est défendu.

-On sera vite revenu et personne n'en saura rien. »

La princesse le regarde. Elle lui a dit :

« Tu en as bien envie, toi aussi, que si, que si, que si, je vois bien. », qu'elle dit. Il disait : « Viens ici ! »

Mais elle : « Alors, est-ce que c'est oui ? »

Et voilà qu'il pensa :

« Pourquoi pas, peut-être que ma mère me reconnaîtra, cette fois, elle viendrait habiter avec nous et comme ça, on aurait tout. »

Ils sont donc partis. Ils sont prêts d'arriver. On commence à voir le clocher. Il arrive le premier, à la borne frontière. Elle, elle est restée en arrière. Il s'est retourné. Il lui fait des signes mais voilà que le diable tombe devant lui. Il brandit le violon sous son nez et il entonne une marche triomphante.

Et Joseph ? Joseph, il a baissé la tête.

De loin, la princesse le voit qui s'éloigne derrière le diable.

« Joseph ! Joseph ! »

Lui, s'arrête un instant, rien qu'un instant, puis se remet à marcher derrière le diable, lentement, très lentement.